LES Deux Balcons.

Quand j'étais étudiant, au No 35 de la rue Mazarine j'avais pour voisine une bonne petite vieille, au cheveux d'un blanc de neige, encore assez fournis au-dessus de son front large, et légèrement ondés à la naissance des tempes.

Ses grands yeux, très doux, ornés de longs cils, donnaient à sa physionomie une teinte de mélancolie; mais son sourire était charmant.

Depuis trente ans elle habitait au cinquième étage de la maison contiguë à la mienne, et nos deux balcons étaient à peine séparés par la distance d'un demi-mètre.

A l'ouverture des cours, en novembre, le temps brumeux et froid nous forçant, l'un et l'autre, à clore nos fenêtres, pendant toute la durée de l'hiver, je l'avais rarement aperçue; mais, avec les hirondelles, au printemps, sur le balcon, bientôt par elle transformé en jardin, elle passait souvent de longues heures.

Au moyen de fils de fer tendus et adroitement entrecroisés, elle était parvenue à construire une espèce de tonnelle. Partant de caisses remplies de terre, des volubilis, des capucines aux fleurs multicolores, des clématites et des vignes vierges enroulaient autour des légères tiges leurs épais festons, et leur ensemble formait un berceau ombreux, impénétrable aux rayons du soleil.

Un livre ou une broderie à la main, elle aimait à s'asseoir sur son petit banc rustique, et par les chaudes soirées d'été, avec une complaisance marquée, elle suivait d'un œil rêveur le vol capricieux des nuages empourprés par les derniers feux de l'astre du jour, en train de disparaître au bout de l'horizon.

Dans les premiers temps, de loin en loin, nous avions bien échangé un salut, mais de paroles, aucune; mon invincible timidité de provincial me clouant la langue au palais. Le hasard, un accident dans la rue à propos d'une querelle de cocher, rompit le silence.

Ce qui, tout d'abord, me frappa chez ma voisine fut l'infinie douceur de sa voix, d'un timbre ravissant. Sans le moindre effort, elle rendait clairement sa pensée, en termes excellents, décelant outre une naturelle facilité d'élocution, une instruction solide.

La glace une fois rompue, fréquemment nous liâmes conversation et ses conseils, ses encouragements au travail, me furent souvent précieux.

Un jour, elle me demanda en souriant:

—Vous êtes Normand, n'est-ce pas?

—Comment le voyez-vous, lui répondis-je sur le même ton?

—Eh! mais, à votre accent...

—Ah! fis-je un peu vexé....

—Puis, par certaines locutions, des mots de terroir....

—Je suis, en effet, du département de la Manche, de Saint-Hilaire-du-Harcouët.

—Mon compatriote par conséquent, car moi aussi j'appartiens au Mortainais.

—Vraiment!

—Oui, je suis originaire de Chérencé-le-Roussel.

—Votre nom?

—Madame Pasturel.

A partir de ce moment, il ne s'écoula plus de semaine sans que nous n'évoquions l'image du pays, resté cher à tous les deux, et dont le lointain mirage exerçait principalement sur elle, sa puissante fascination.

Le premier dimanche de chaque mois, j'allais dîner au numéro 47 de la rue du Faubourg-Saint-Martin, chez un vieil ami de mon père, un peu notre parent, M. André Raulin.

Veuf, retiré du commerce après fortune faite, suivant l'expression du négoce, il n'avait qu'une fille, mariée à un architecte M. Lamblin.

Excellent homme, aimable conteur, de relations faciles, d'esprit assez cultivé, M. Raulin m'aimait beaucoup et, certes, je lui rendais la pareille. Encore aujourd'hui, au seuil de la vieillesse, son souvenir ému chante délicieusement dans mon cœur.

Un soir, après le café, en fumant un cigare, je lui parlai de ma voisine. Au nom de Pasturel, il dressa subitement l'oreille.

—Les Pasturel, me dit-il, forment légion aux environs de Chérencé-le-Roussel, mais je n'en connaissais aucun d'établi à Paris.

Et, après un instant de réflexion:

—Je serais content de voir cette dame Pasturel.

—Faut-il lui annoncer votre visite?

—Du tout; garde-t'en bien au contraire, et ménageons lui cette surprise.

Fidèle à la consigne, je n'avais pas soufflé mot de l'incident, quand, à quelque temps de là, une après-midi, j'entendis frapper à ma porte, et bientôt sur le seuil apparut M. Raulin:

—Je ne te dérange pas?

—Oh! comment pouvez-vous m'adresser semblable question?

Et, lui avançant mon unique fauteuil, je l'invitai à s'asseoir.

Au bout d'un moment il demanda:

—Et ta voisine?

—Vous arrivez à propos, elle est sur le balcon.... Je vais vous présenter?

—Non, laisse-moi auparavant la regarder.

De l'angle de la fenêtre, soulevant avec précaution un coin du rideau, il put à son aise apercevoir Mme Pasturel sur son petit banc rustique.

A son aspect, un travail mental s'opérait visiblement dans l'esprit de M. Raulin. Une vague ressemblance ressuscitait au plus profond de sa mémoire les échos d'un passé disparu, et devant lui se retraçaient les scènes vécues de sa prime jeunesse. Vision rapide, intense cependant et d'un charme pénétrant.

S'arrachant avec regret à sa contemplation et se tournant vers moi, M. Raulin me dit:

—Cette personne a dû être fort jolie.

—Rien de délicieux encore comme la musique de sa voix, répliquai-je à mon tour.

Lorsque nous apparûmes tous les deux sur le balcon, elle nous salua d'un gentil signe de tête. M'avançant alors d'un pas et lui désignant de la main mon compagnon:

—Permettez-moi, madame, de vous présenter un de nos compatriotes du Mortainais.... M. André Raulin.

Droite, immobile, les yeux fixes, grands ouverts, machinalement elle répétait:

—André Raulin... André Raulin....

Une blancheur de lis envahit soudain son visage, un tremblement nerveux agita son être, et fermant les paupières en murmurant une dernière fois le nom d'André, elle retomba évanouie sur son siège.

Avec une vivacité toute juvénile, dont je l'avais certes cru incapable, M. Raulin franchit lestement les balustrades de nos deux balcons, et saisissant dans les siennes les mains inertes de Mme Pasturel, de sa voix la plus douce disait.

—Marie....ma chère Marie... Revenez à vous, je vous en conjure....Oui....C'est bien moi, André....

Et, m'interpellant vivement:

—Viens m'aider à la transporter dans sa chambre.

J'enjambai aussitôt les balustrades et, en un tour de main, Mme Pasturel fut déposée sur son lit; quelques gouttes d'eau fraîche jetées au visage suffirent pour lui faire reprendre connaissance.

En nous apercevant, elle ne put retenir un mouvement de surprise. Bientôt rappelée cependant au sentiment de la réalité, ses beaux yeux se remplirent de larmes et, avec un sourire enchanteur, plaçant sa main dans celle de M. Raulin:

—Je suis bien heureuse de vous voir, André.

Par discrétion, je m'esquivai au plus vite pour les laisser seuls, fort surpris du reste de cette reconnaissance. Une heure apres, toujours par le même chemin, M. Raulin reparut dans ma chambre. Sous le coup de la plus vive émotion, il se contenta de me lancer ces mots:

—Ne m'interroge pas aujourd'hui....Plus tard, je te raconterai tout.

Et sans autre parole, il ouvrit la porte et descendit l'escalier.

Ce ne fut pas lui qui me déchiffra l'énigme, mais Mme Pasturel elle-même. Voici sa narration:

"Orpheline de bonne heure, sans fortune, quelques billets de mille francs seulement, à la mort de mon père, je quittai Chérencé-le-Roussel pour venir m'installer chez une vieille tante, Mme Manger, à Juvigny-le-Tertre.

Comme dans les petits centres, tout le monde se connaît à Juvigny-le-Tertre, et des relations de bon voisinage existaient entre ma tante et la famille Raulin.

Du même âge, André et moi nous grandîmes ensemble, nous voyant tous les jours, et avec les années, à l'amitié succéda un sentiment plus tendre. Il m'aima et je lui donnai toute mon âme.

Hélas! nous avions compté sans les exigences mondaines et l'inflexible volonté paternelle!

Quand sonnèrent mes dix-neuf ans, Mme Raulin me prit à part et me dit:

—Tu aimes André et lui-même voudrait t'épouser; mais tu ne seras jamais sa femme. Outre la similitude d'âge, déjà premier obstacle, il en existe un autre bien autrement grave: ton défaut de fortune.

Or, mon fils n'est pas assez riche pour deux, et ni son père, ni moi ne donneront notre consentement à ce mariage. A ce sujet, tiens-toi pour dûment avertie.

Si tu aimes André, et je le crois, tu lui en fourniras la preuve la meilleure en renonçant à lui et en n'entravant pas son avenir.

Ta tante est au courant de tout et, se rendant à mes raisons, elle partage mon avis.

Encore une fois et pour la dernière, sache le bien, notre décision est irrévocable.

A la suite de cette déclaration, je tombai très sérieusement malade et, pendant un mois, je fus entre la vie et la mort; mais la jeunesse tient en reserve tant de forces vives que je pus échapper au danger.

Durant ma convalescence, je ne consentis à recevoir personne; puis, une fois guérie et forte, sans dire adieu à aucun, je partis pour Paris où l'on m'avait trouvé une place, rue du Bac, No 51, dans une maison de mercerie.

J'y suis restée trente ans. Dame! au début, la vie me parut dure, car les appointements étaient maigres; mais ils augmentèrent à la longue et mes excellents patrons, en considération des services rendus, m'associèrent un jour pour une part dans leurs bénéfices. De là mes économies et la situation indépendante dont je jouis.

A maintes reprises, j'ai trouvé l'occasion de me marier; mais, fidèle à ma première affection, à mon pur et chaste amour, je refusai toutes les propositions.

Entre temps, d'une façon indirecte, j'appris le mariage de M. Raulin; mais je ne le revis jamais. Et pourtant, l'autre jour, je le reconnus sur-le-champ!

André m'a appris depuis qu'il m'avait, en vain, cherchée partout; qu'il m'avait attendue cinq années et qu'enfin, désespérant de me retrouver et cédant aux pressantes instances de sa famille, il s'était décidé à prendre femme.

Sans vous, très probablement, nous serions toujours restés étrangers l'un à l'autre."

Le dimanche suivant dans le salon de la rue du Faubourg-Saint-Martin, avant de nous mettre à table, M. Raulin me dit:

—Tu serais bien gentil de ne pas disposer de ta soirée de jeudi et de venir dîner avec nous.

—Très volontiers.

Aussitôt Mme Lamblin ajouta:

—Vers cinq heures, mon mari et moi, nous passerons rue Mazarine pour prendre Mme Pasturel, ma future belle-mère que j'aime déjà de tout mon cœur, et nous vous ramènerons....il s'agit en effet du repas des fiançailles, acheva-t-elle avec un bon sourire.

—Le jour de mes noces, tu voudras bien, Henri, continua M. Raulin, me servir de garçon d'honneur? ...... N'es tu pas la cause de mon mariage?

—Avec le plus grand plaisir, lui répondis je.

Un mois après, le curé de Saint-Sulpice donnait la bénédiction nuptiale à ce couple sexagénaire, tout rayonnant de calme bonheur et de joie contenue.

Rien de charmant comme le dîner qui en fut l'accompagnement. Suivant la bonne coutume d'autrefois, on y chanta au dessert et, figurant en face de leur fille et de leur gendre, M. et Mme Raulin ouvrirent le bal.

C'est l'unique fois de ma vie que j'ai rempli les fonctions de garçon d'honneur.

Recommandation des hygiénistes.

Les hygiénistes, qui deviennent bien exigeants en ce commencement de siècle, demandent qu'on n'époussète plus. A bas le plumeau! Le fait est qu'il n'a jamais servi à enlever la poussière; il la déplace seulement, ce qui ne donne qu'une illusion de propreté. Mais cela serait peu de chose si cet instrument gothique n'était qu'inutile: il paraît qu'il est dangereux, meurtrier! Dissimulés dans les recoins de vos fauteuils, cachés sur le haut de vos placards, il y a toujours quelques germes de maladie épidémique; les maisons les mieux tenues sont peuplées de microbes infectieux. Jugez un peu de celles qui sont mal tenues! Eh bien! on époussetant vous mettez en mouvement les germes qui se prélassaient moellement sur vos meubles, vous les faites voltiger à portée de votre bouche et de celles de vos visiteurs. Sans vous en douter, en jouant du plumeau vous vous faites assassin....

Voilà de bien gros mots! qu'on m'excuse; je ne fais que répéter ce que disent les hygiénistes et notamment M. Henri Parville dans le "Patriote Illustre". La conclusion n'est pas qu'il faut se croiser les bras tandis que la poussière s'accumule dans les appartements: n'époussetez plus mais essuyez; à bas le plumeau, mais vive le torchon!

Dénonciations nuisibles.

Presse Associée—

Londres, 24 mai—Le second volume de l'"Histoire de la Guerre" du "London Times" attire une attention extraordinaire en raison de ses dénonciations nuisibles aux généraux anglais et au ministère de la guerre.

Ces critiques ont plus de poids par le fait qu'elles paraissent sous les auspices du "Thunderer". Aucun ennemi de la Grande-Bretagne n'aurait pu dénoncer plus franchement les erreurs anglaises.

TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS NOUVEAU.

Tout ce qu'il y a de Meilleur.

Toutes ces créations utiles de choses élégantes dans l'art des joaillers et des orfèvres pour le Printemps. Articles Religieux pour Pâques et Communion, des Monastères d'Italie. La Plus Grande Collection, aux Prix les Plus Réduits.

PALAIS DE JOAILLERIE —DE— WEINFURTER,

COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.

20 jan—1an

Téléphonez—

J. GARLICK,

L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités résultats.

Bureau: 633 Place Commerciale

7 fév—1an

4 DÉBOUCHES IMPORTANT

THE TEXAS AND PACIFIC RAILWAY

Aucune embarras pour répondre aux questions".

Aucun Changement de Chars Nord du Texas

Pour le service supérieur des passagers demandez A. S. GRAHAM, Agent des Passagers et des Billets, Hotel St-Charles.

1er mars—

D'ENTRER AU Collège Soulé,

603 rue St-Charles

Et de se Préparer au Succès dans les Affaires.

SESSIONS LE JOUR ET LE SOIR

OUVERT TOUTE L'ANNEE.

Plus de 14,000 étudiants ont été formés au Collège Soulé—615 pendant la dernière session. On aide les Gradués à se créer une position sans rien leur charger. Il y en a des milliers qui occupent des positions importantes dans tous les genres d'affaires.

Cours Préparatoire Complet, Cours Supérieur d'Anglais et Cours Classique de Jour pour les Garçons. Cours Supérieur de l'Ecole du Soir pour les Garçons qui Travaillent. Les Dames sont admises dans les Ecoles Commerciale et de Sténographie. Les Etudiants Arriérés Apprécient l'Instruction Personnelle qu'ils Reçoivent

Demandez un Nouveau Catalogue.

GEO. SOULÉ & SONS.

12 sept—1 an—dim jeu

CES CAFÉS DONNÉS GRATIS

RENDEZ A VOTRE ÉPICIER DIX CANETTES VIDES ET RECEVEZ-EN UNE PLEINE DE CAFÉ, GRATUITEMENT.

NEW ORLEANS COFFEE CO. LIMITED.

Ceci ne s'applique qu'au commerce de la Nouvelle-Orléans seulement.

23mars—3m dim

Dentisterie Supérieure.

NOTRE SUCCÈS dans les Cliniques Libres est dû au Travail de Premier Ordre accompli par les Professeurs de ce Collège. Tout Travail Garanti pour 15 Ans.

Extraction Gratuite sans Douleur. Pas d'Etudiants.

COURONNES D'OR $2.00 RATELIER COMPLET 2.00

PONT.................... 1.00 REMPLISSAGE D'OR.. 50c

Si votre plaque ne convient pas faites-vous poser Gratuitement notre Plaque Aspirante Ondulée.

Faites prendre l'empreinte le matin et vous aurez vos dents dans la même journée.

TRAVAIL DIGNE DE CONFIANCE par des dentistes attentifs, qui sont des experts dans notre système de dentisterie sans douleur.

UNION DENTAL COLLEGE, UNION DENTAL CO., Ltd, 930 rue du CANAL, Second Etage, près Dryades.

Heures: Tous les jours de 8 a. m. à 9 p. m. Dimanche, 10 à 4. Une dame y est de service

30 mars—2m—dim jeu On y parle toutes les langues.

LE PIANO STRATTON.

Un Produit du Pays Fabriqué sous ce Climat pour ce Climat.

Pas un Piano à Bon Marché, mais un Instrument strictement de Haut Grade, à un Prix Raisonnable. Comptant ou à Conditions faciles. Venez le voir.

Nous faisons une spécialité de la réparation des pianos de toute marque.

STRATTON PIANO MANUFACTURING CO, Limited.

Salle de Vente 111 S. Remparts, près Canal. Manufacture, 409 rue Decatur.

16mars—3m—Dim Jeu

ASTHME ET CATARRHE GUÉRIS par les CIGARETTES ou la POUDRE ESPIC

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NÉVRALGIES

Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.

IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ETRANGERS

Toutes Pharmacies, 2 fr. la Boîte. — VENTE EN GROS: 20, Rue Saint-Lazare, 20, PARIS.

EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Visite du contre-amiral O Neil aux chantiers de marine allemands.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 24 mai — Le ministère des affaires étrangères a accordé à l'ambassadeur des Etats-Unis ici la permission de conduire le contre-amiral Charles O'Neil visiter les chantiers de marine, docks allemads, etc.

Le commandant William H. Behler, ancien attaché naval ici, le lieutenant commandant Templin N. Potts, qui a succédé au commandant Behler, et le constructeur naval Joseph H. Linnard rejoindront la semaine prochaine l'amiral O'Neil à Dusseldorf, où le lieutenant commandant Potts aura pour la première fois l'occasion de rencontrer à ce meeting du congrès naval les officiers les plus distingués de la marine allemande.

—:o:—

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Mme TULLY,

La plus grande Dermatologiste de l'Amérique,

Annonce aux dames de la Nlle-Orléans que Mme JACKSON,

3405 rue Royale, au coin Désiré, a un assortiment complet de ces célèbres préparations—substances servant à nourrir la peau, crèmes, etc.—et poursuivra ses merveilleuses méthodes pour le traitement de toutes les imperfections faciales.

Toutes les lignes de cars du bas de la ville—Remparts et Dauphine, Levée et Barracks et la ligne étendue de la rue Baronne, mettent à proximité des salons de Mme Jackson. "Heures de bureau" de 10 a. m. à 4 p. m.

26fév—3m—Dim Je

père et sa mère.

L'orateur poursuivit:

—Bref, quelles sont les personnes désireuses de se joindre à nous pour se présenter en ambassade chez madame Conception Perdicamdabo?

—Moi!

—Moi!

—Moi!

Une partie de la folle jeunesse, quelques jeunes filles y compris, délurées ou fin de siècle, autant, peut-être plus qu'Ernestine Truchon, se détachèrent de la masse des invités.

Ernest les compta approximativement.

—Très bien.... parfait.... Si la porte ne s'ouvre pas au son des deux gongs chinois, dont je dirigerai le mouvement, nous trouverons le moyen de la forcer .... Une farandole chez Conception....

"S'il le faut, nous enlevons les huit garçons, et Conception et Maracoula......

"Qui se joint à nous?

On s'amusait énormément.

Des craintes perçaient cependant, chez les gens raisonnables.

A quelles extravagances allaient se livrer ces écervelés?

Le fils Truchon dans la galerie parlait, la bouche au cornet acoustique, communiquant avec la loge.

Le concierge, dans son uniforme de suisse de bonne maison, tout neuf, acheté pour la circonstance, parut.

—Mon brave Bonenfant, vous allez monter devant nous.... Vous sonnerez....plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on vous réponde, chez les Perdicamdabo.... Vous parlementerez, si vous voulez, du palier.... Il faut qu'on ouvre .... Vous direz que c'est une lettre.... Ils n'ont pas de chaîne à leur porte?

—Non, monsieur, ils n'ont pas de chaîne.... seulement.

—Seulement.... quoi? mon vieux Bonenfant?

—On répondra de passer la lettre sous le paillasson.

—Ah! ah!.... Et alors?

—Alors, je n'aurai qu'à la passer.

—Eh bien, nous l'enfoncerons.

—Monsieur Ernest.... méfiez-vous.... elle se mettra à la fenêtre et ameutera les passants.

—Ça nous est égal!

A continuer.

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR; GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

15 Commencé le 16 Février 1902.

LE Calvaire d'Agnès

PAR SIMOM BOUBÉE.

DEUXIÈME PARTIE

Le roi des camelots.

I

(Suite.)

—Eh bien! qu'est-ce que c'est, mademoiselle?...Vous reluquez les messieurs, maintenant?.....

"Sufficit;" dix francs, c'est dix francs; nous allons les boulotter à dîner dans un établissement chic. Ça te va-t-il?....

—Quel bonheur!....Mais comme c'est dommage que Mélie ne soit pas avec nous!

—Tu sais bien qu'elle est souffrante, sans ça elle serait venue nous tenir compagnie....Allons, viens nous caler les joues!

Quelques minutes plus tard, Zidor et Nini étaient attablés sous un berceau de verdure, dans un cabaret assez chic, voisin des fortifications.

Tout entiers aux délices d'une savoureuse matelote d'anguilles, Zidor et sa "petite sœur" ne se doutaient guère qu'une "compagnie," attablée non loin d'eux, les observait avec la plus grande attention.

Zidor connaissait, cependant, deux personnes de cette "coterie:" l'une était Molossart, l'autre la Gorsille.

Quant à la troisième personne, il ne l'eût point reconnue, quand même il l'eût attentivement regardée.

C'était un homme de taille élevée, d'un âge incertain, ayant les cheveux et la barbe d'un rouge très vif et le teint singulièrement jaune.

Il eût fallu être observateur très fin pour reconnaître dans ce personnage de mauvaise mine et, d'ailleurs, fort mal mis, le brillant marquis Rodolphe de Cambournac, ou même le joli coiffeur Adolphe Maloisel.

Lui, en revanche, avait bien cru reconnaître, dans la petite compagne du camelot Zidor, la fillette de son ancienne amie, Alice de Montclave.

Cependant, un tel changement s'était produit dans l'aspect physique de la petite Agnès, qu'il avait hésité quelque temps à communiquer son impression aux deux acolytes avec lesquels il faisait, ce dimanche-là, une petite partie de campagne.

Ce fut Molossart qui lui dit le premier, à voix basse:

—Ah! ça, marquis, tu n'as pas fini de reluquer cette "gosseline"....

—Tais-toi, répondit Maloisel, si je regarde cette petite, c'est que je crois la reconnaître. Je l'avais déjà aperçue sur les boulevards, mais je n'avais pas remarqué....

—Ben, quoi! C'est la petite sœur à Zidor, le marchand de "toc."

—C'est possible, mais je n'en crois rien.

—Pourquoi donc? interrogea la Gorsille.

—Je vais vous le dire, belle dame, ainsi qu'à monsieur votre mari, car je flaire quelque chose qui pourrait nous servir à tous les trois et à propos de quoi vous pourriez, tous les deux, m'être fort utiles.

—T'as pas fini tes rébus? grommela Molossart.

—Laisse donc parler monsieur dit la Gorsille.

—Eh bien! parle, marquis!

—Je n'ai rien de caché pour vous....Je vous ai dit comment je m'étais séparé de ma bonne amie, Mme de Montclave....Je vous ai dit aussi que sa petite fille avait disparu le jour même, et que Mme de Montclave était persuadée que c'était son ancien amant, le grand duc Dimitri de Russie, père de l'enfant, qui l'avait fait enlever.

—Parfaitement, je me souviens et la vieille aussi.

—Eh bien! mes camarades, la soi-disant petite sœur du camelot Zidor ressemble tellement à la petite Agnès de Montclave que je suis persuadé que c'est elle-même; que ne l'ai-je remarqué plus tôt!

—Allons donc, tu es fou!

—Pas plus que toi.

—Mais puisque monseigneur son papa l'a fait enlever?

—C'est ce qu'Alice s'imaginait, assez raisonnablement, d'ailleurs, mais sans preuves.

—Mais, satané marquis, comment peux-tu supposer que cette petite "aristo" soit tombée entre les mains de Zidor?

—Ça serait beaucoup plus simple que ça n'en a l'air. La petite n'était pas heureuse auprès d'une maman tombée dans la misère, énervée, agacée et qui avait la main leste....Elle aura fait un coup de tête....elle se sera enfuie comme une petite folle et aura couru dans les rues de Paris....Ce mauvais sujet de Zidor l'aura rencontrée....il est câlin, enjôleur et a souvent des bonbons dans sa poche....Suppose, ce qui n'aurait rien d'invraisemblable, que Mlle Agnès de Montclave soit prématurément vicieuse et que, bien décidée à ne pas réintégrer le domicile maternel, elle ait trouvé drôle de suivre ce camelot?......

—Parbleu! ça n'aurait rien d'invraisemblable, dit Molossart, et pendant ce temps-là, la maman s'imagine que son grand-duc la fait élever au Sacré-Cœur?.......Ah! ben, vrai, elle est bien bonne!....Mais Zidor est sûr de son affaire....Je lui en veux rapport à un croc-en-jambe qu'il m'a décerné et qui m'a fait tomber sur mon océan.. Je vais le dénoncer à la police, raide comme balle, ça lui apprendra à détourner les mineures!

—Molossart, ce que tu dis là est indigne de toi à tous les points de vue......D'abord les gens comme nous ne doivent dénoncer personne, il faut laisser ça aux bourgeois....Ensuite, il me semble que nous aurions quelque chose de mieux à faire que de rendre cette enfant à sa mère qui, d'ailleurs, court les pays lointains sous prétexte de chanter le répertoire d'Offenbach.

—Je crois vous comprendre, dit la Gorsille.

—Pardieu! vous êtes autrement fine que l'ami Molossart.